

# Le libertaire

Pour l'Administration du "Libertaire" et de la "Revue Anarchiste" s'adresser à SOUSTELLE

HEBDOMADAIRE ANARCHISTE

69, BOULEVARD DE BELLEVILLE — PARIS

Chèque postal : Soustelle 516-67 Paris

## ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE : Un an . . . 10 fr. Six mois . . . 5 fr.  
POUR L'ÉTRANGER : Un an . . . 15 fr. Six mois . . . 8 fr.

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Pour la Rédaction du "Libertaire" et de la "Revue Anarchiste" s'adresser à André COLOMER

## Précisons notre position face aux événements actuels

Nous recevons de notre camarade S. Casteu la note suivante que nous insérons d'autant plus volontiers qu'elle va permettre à l'Union Anarchiste de se situer très nettement en face des événements actuels.

Simple question au Comité d'Initiative de l'Union Anarchiste

Le Parti Communiste a envoyé, à l'Union Anarchiste, une invitation à assister à une réunion où aurait été formé un Comité d'action contre la guerre. L'U. A. n'était pas représentée à cette réunion. Pourquoi ? Nous, anarchistes de province, voulons savoir.

Autre question : A la manifestation des Oblats, hier dimanche, contre la guerre, les anarchistes, contrairement à ce qui s'est toujours fait au Pré-Saint-Gervais, n'eurent pas de tribune, ne prirent pas la parole. Pourquoi ?

Nous avons l'impression, en province, qu'en face des événements, l'U. A. est comme inexistante. Nous trompons-nous ?

S. CASTEU.

Voici, point par point, la réponse du Comité d'Initiative de l'Union Anarchiste :

1° L'Union Anarchiste n'a pas reçu du Parti Communiste une invitation à assister à la réunion constitutive d'un Comité d'Action contre la guerre. Mais, si elle avait reçu une telle invitation, elle l'aurait fort probablement déclinée, comme il fut fait de l'invitation à participer au Comité d'Action pour l'Armistie. En effet, l'expérience des précédents Comités d'Action (affaire Sacco-Vanzetti entre autres) a convaincu les membres du Comité d'Initiative de l'U. A. de l'inutilité d'une telle forme d'action et des dangers que celle-ci pouvait faire courir à l'indépendance et à la vitalité du mouvement anarchiste. Ce n'est pas à l'heure où le Parti Communiste se révèle, plus que jamais, parti de gouvernement et section française d'une Internationale politique aux ordres d'un Etat prêt à jouer sa partie, par tous les moyens de diplomatie et de force légale, dans le "Concert Européen", que les Anarchistes peuvent commencer à collaborer avec lui, d'une façon permanente, au sein d'un Comité d'Action.

Entre le Parti Communiste et l'Union Anarchiste il y a, indéniablement et de l'aveu même des chefs du communisme autoritaire, divergence de vues quant aux principes et quant aux moyens de l'action sociale.

Si, aux yeux des bolchevistes, nous passons pour ne pas être révolutionnaires, les bolchevistes, à nos yeux, ne sont pas non plus des révolutionnaires. Car nous ne préparons pas, eux et nous, la même Révolution. Chacune des idées, chacun des actes du Parti Communiste hâtent l'avènement d'une Dictature politique, au nom du Proletariat, la propagande tendant à travers la destruction de toutes les formes d'exploitation et d'autorité, à libérer du Proletariat les prolétaires eux-mêmes. Les Communistes sont pour la Révolution qui les hissera au pouvoir. Nous sommes pour la Révolution qui anéantira tous les pouvoirs.

Cependant les Anarchistes qui résident en France n'oublient pas qu'ils vivent — hélas ! — en régime démocratique et capitaliste : ils savent bien que la première forme d'autorité qu'ils ont à combattre est celle dont ils subissent plus immédiatement les ravages. Ils n'ignorent pas que l'hydre étatique prend pour eux les faces horribles d'un Poincaré et d'un Léon Daudet.

Aux anarchistes russes de combattre plus particulièrement le militarisme du gouvernement des Soviets, aux compagnons allemands de se révolter contre le nationalisme germanique, aux camarades anglais la tâche de s'opposer à l'impérialisme britannique, etc... A chacun, suivant ses possibilités d'action pratique, le soin d'agir efficacement, directement, sans attendre l'exemple d'autrui et sans avoir à s'embarrasser de questions de politique extérieure.

Pour s'opposer à la guerre, les Anarchistes n'ont pas besoin de joindre leurs délégués à ceux des Partis plus ou moins Communistes et d'attendre qu'une majorité se prononce autour d'un tapis vert selon les ordres venus de Moscou. Pour lutter contre le militarisme français, ils n'ont pas besoin de s'enrôler dans l'Armée rouge. Il leur suffit de conserver la fermeté de leur conscience anarchiste et, en outre, d'animer le prolétariat, par ses organisations économiques, d'un esprit opinâtre de résistance à la mobilisation.

2° Pourquoi l'Union Anarchiste n'était-elle pas représentée au meeting de Saint-Ouen ?

Assurément, nous l'avons maintes

fois déclaré, l'Union Anarchiste est prête à accorder son concours le plus fervent à toute manifestation destinée à combattre efficacement le régime d'exploitation et d'autorité que nous subissons en France, à toute démonstration d'action directe en faveur de l'Armistie, ou contre l'arbitraire gouvernemental, ou contre les menaces de guerre, quels que soient les promoteurs de la protestation.

En conséquence, l'Union Anarchiste aurait pu être représentée au meeting des Oblats. Cependant il n'en fut rien. A cette abstention il y a plusieurs raisons, dont la plus grande part sont d'ordre moral.

D'abord le dégoût, très justifiable, d'un grand nombre de nos camarades à se rencontrer dans un meeting avec certains orateurs officiels du Parti Communiste qui ne craignent pas, en maintes occasions, de dénigrer l'activité révolutionnaire des Anarchistes, dans des termes qui dépassaient de beaucoup la mesure d'une simple contradiction d'idées.

Puis le souvenir de l'obstruction systématique faite à un de nos camarades qui demanda la parole, récemment, dans un meeting organisé par le Comité d'action contre la guerre, rue Grange-aux-Belles.

Enfin, et surtout, la lassitude des éternelles et inutiles « manifestations » extra muros, dans les banlieues où l'on envoie le Proletariat parisien paître bêatement l'herbe rare des terrains boueux du Pré-Saint-Gervais ou du Parc des Oblats — pour la plus grande quiétude des gouvernants et des bourgeois, pour la plus stricte impunité des flics qui peuvent assommer et matraquer à leur aise les compagnons, tout au long des rues désertes qui longent les forêts.

Les « copains » en ont assez de cette tragi-comédie du « Tous aux Près » dont ne cesse de rigoler, à juste titre, le gaillard Léon Daudet et dont ne cessent de pâtir, pour aucun résultat, les « tabacés » de la sortie.

L'Union Anarchiste avait offert à toutes les organisations, à tous les partis, l'occasion de manifester autrement leur volonté de résistance à la réaction bourgeoise — le jour où elle leur demanda d'appuyer sa démonstration de Noël sur les Grands Boulevards, Parti Communiste et C. G. T. U. se sont, dans cette circonstance, prudemment défilés. Les compagnons n'ont pas encore digéré cette fin de non recevoir. Voilà pourquoi ils se sont abstenus de joindre leurs voix aux éléments sans conséquence des « parqués » de dimanche dernier.

Mais si le « Comité d'Action contre la Guerre » se décide à de plus viriles initiatives, si, pour protester contre les menaces du militarisme français, le Parti Communiste à son tour appelle la population ouvrière dans la rue, en plein Paris, ou si la C. G. T. U. sonne l'appel de grève générale — les Anarchistes, comme toujours, seront là, au premier rang de la bataille.

C'est ainsi que le Comité d'Initiative de l'Union Anarchiste entend se situer face aux événements : Contre tout parlementarisme d'inaction, contre tout bluff de tribune ou de presse, contre l'agitation vaine des politiciens. Pour la conscience individuelle et pour l'action directe des prolétaires.

L'UNION ANARCHISTE.

## POUR LE CONGRÈS INTERNATIONAL ANARCHISTE

Nous avons reçu du camarade secrétaire de l'Union Anarchiste de Hollande l'adhésion de cette organisation au Congrès international de Berlin.

D'autre part, un groupe de Jeunesse nous demande de publier la proposition suivante :

« Un groupe de la Ligue de la Jeunesse libre » (Hollande), propose, en rapport avec le Congrès anarchiste international de Berlin, de convoquer une préconférence de la Jeunesse anarchiste internationale pour discuter un grand Congrès de la Jeunesse anarchiste sur la base suivante :

« Les participants du Congrès international de la J. A. reconnaissent la nécessité d'une organisation mondiale de la J. A. et combattent la dictature et l'action parlementaire. »

Nous soumettons cette proposition à nos camarades des Jeunesses, et ferons part à ses auteurs des réponses qui pourraient lui être faites.

Nous engageons vivement les groupements de tous pays auxquels notre circulaire a été adressée, de nous faire savoir au plus vite, s'ils en acceptent les termes, et d'adresser leurs remarques, propositions et adhésions au camarade Pierre Muatès, 69, boulevard de Belleville, Paris.

## Aux Ouvriers — Allemands et Français

Manifeste du Bureau International antimilitariste au sujet de l'occupation de la Ruhr

Les mesures que le gouvernement français prend en ce moment-ci dans le pays de la Ruhr démontrent, encore une fois, comment le peuple, internationalement, est opprimé par la dictature du militarisme.

Comme des fatalistes, les prolétaires ont attendu ce que le gouvernement français ferait. Maintenant, le pays de la Ruhr est occupé. Ce qui va suivre, personne ne peut le prévoir entièrement.

Tout d'un coup, l'inquiétude en Allemagne est grande. Et, pourtant, est-ce que la situation, pour ce qui regarde l'occupation, diffère tellement de celle d'avant 1914, par exemple ? Toute l'Allemagne fut occupée, alors, par des soldats allemands. Maintenant, c'est spécialement le pays de la Ruhr qui est occupé par des hommes en uniformes français. Et c'est que le syndicat des charbons, qui s'est retiré maintenant, n'était pas un exploitant sans merci, tout comme la Commission des experts français, italiens et belges qui vient de s'installer.

Pourtant, l'amertume du peuple est plus que compréhensible. Par trop le self respect est attaqué. Par trop le manque d'habitation s'accroît, les prix impossibles montent. Trop grande est la chance que des officiers et des soldats, bien nourris, molestent des femmes, tandis que leurs hommes sont en train de s'essuyer dans un labeur d'esclaves.

Quel est le moyen pour en sortir ? Celui-ci : que chaque prolétariat s'oppose, avant tout, contre son propre gouvernement. Des révolutionnaires français ont donné l'exemple sur ce point. Le fait même que le gouvernement français les a mis en prison prouve qu'ils s'acheminent vers cette solidarité internationale qui, en principe, signifie la victoire sur le capitalisme et le nationalisme.

Maintenant plus que jamais le moment est venu pour tous nos amis d'exciter les soldats belges et français au refus du service militaire pour leurs maîtres impérialistes.

Mais que dire aux prolétaires allemands ? Plus que jamais, ceci : Essayez le moyen stratégique de la « répression » : laissez pénétrer l'armée française jusqu'à Essen, jusqu'à Hambourg, jusqu'à Berlin ; il y a trop peu de différence essentielle si votre pays est occupé par des soldats allemands.

## Juvenis est condamné, nous le défendrons !

Des juges impitoyables viennent de condamner Juvenis à 5 ans de travaux forcés, c'est-à-dire à la Mort.

Ils n'ont pas tenu compte des Idées, des Pensées de notre camarade.

Ils n'ont pas tenu compte des déclarations faites par lui à l'instruction et répétées devant le tribunal.

Juvenis a déclaré ceci : « Je n'ai pas voulu tuer, mon intention était d'attirer l'attention des foules sur les dangers de la guerre entretenus par les gouvernants ».

« Je n'ai pas voulu tuer, car en admettant Poincaré supprimé, il aurait été remplacé dès le lendemain par un autre gouvernant et mon geste n'aurait rien servi la cause de mon idéal ».

Si nous nous arrêtons sur ces déclarations, c'est pour démontrer qu'aux yeux mêmes de la loi Juvenis ne pouvait pas être accusé de tentative d'assassinat.

Pour qui connaît Juvenis, pour qui connaît ses pensées, les déclarations qu'il fit à ses juges reflètent le sens exact du raisonnement qu'il défendit toujours à la Jeunesse Anarchiste.

Il était un adversaire de la violence et malgré tout on l'a frappé impitoyablement.

Les juges, avons-nous dit, n'ont pas tenu compte de tout cela ; ils n'ont pas tenu compte non plus de sa santé, de sa frêle santé. Ils ont cru sauver une fois de plus le régime, en condamnant le geste de Révolte, le geste de Protestation.

Devant ces faits, nous déclarons que nous défendrons de tout notre cœur, ardemment, Juvenis, le Révolté, que nous tenterons de l'arracher à sa prison, à son tombeau.

Juvenis est condamné, sa Révolte matée.

Vive Juvenis ! Vive son acte de Révolte !

La Jeunesse Communiste Anarchiste.

## Une Conférence de Colomer à Amiens

C'est le samedi 27 janvier que le camarade Colomer fera, à la Bourse du Travail d'Amiens, une conférence publique et contradictoire sur :

« Pourquoi nous sommes anarchistes. Comment nous sommes révolutionnaires. »

ou par des soldats français pour que ça vaille une guerre ou une révolte armée. Si la classe gouvernante n'avait pas réussi à empoisonner les cerveaux du peuple avec des idéologies fausses, chaque prolétaire reconnaîtrait dans chaque soldat un prolétaire comme lui, emprisonné dans l'uniforme.

Et puis, avec combien de troupes la France pourrait-elle donc occuper l'Allemagne ? Avec un ou deux millions ? Si, déjà, elle était à même de le faire, qu'est-ce que cela signifierait encore pour un pays qui compte 70 millions d'habitants ?

Ouvriers allemands ! Essayez le coup ! Surprenez les soldats français par votre camaraderie, votre fraternité et votre solidarité. Rendez-les par là impuissants comme soldats et libres comme humains !

Somme toute, l'occupation de la Ruhr n'est qu'un changement de nom de l'exploitation. L'exploitation reste.

Travailleurs ! C'est l'intérêt de la classe dominante que vous restiez emprisonnés dans les idéologies nationalistes, qu'elle-même a depuis longtemps délaissées. Même les tueries mutuelles entre vous autres ne sont, pour les représentants typiques de cette classe, que des moyens pour avoir eux-mêmes une partie plus ou moins grande du butin. Cela durera jusqu'à ce que le prolétariat renverse ce système pour devenir internationalement un et fonder la société humaine.

Si les ouvriers français continuent à s'opposer à l'autorité de Paris et les ouvriers allemands au pouvoir de Berlin, ainsi de suite, le prolétariat comprendra internationalement l'attitude à prendre dans chaque pays.

Si, en même temps, les prolétaires de France, d'Allemagne, de Belgique, d'Italie, etc., réalisent sans tarder une véritable unité ouvrière, il y a des chances pour que cet incident de la Ruhr ouvre une nouvelle phase dans la lutte pour la réalisation de la révolution sociale.

« Prolétaires de tous les pays, unissons-nous ! »

Pour le Bureau International antimilitariste :

B. DELIGT, J. GIESEN,

Bilthoven (Hollande).

11 janvier 1923.

## Pellevillain arrêté pour "complot" à Rouen

A Rouen, dimanche dernier, notre camarade François Pellevillain, secrétaire du groupe anarchiste, a été arrêté pour avoir distribué, à la sortie de la Maison du Peuple, le tract suivant :

COMITE D'ACTION POUR L'AMNISTIE ET CONTRE LA GUERRE

Pour s'être dressés contre le crime qui se prépare, les meilleurs de vos militants sont jetés en prison.

Travailleurs, garde à vous !

Demain, ce sera peut-être la guerre hideuse ;

Demain, ce sera peut-être la Révolution libératrice ;

Demain, vous devrez être avec les criminels ou avec les victimes.

Travailleurs, serrez les rangs autour de vos organisations !

Travailleurs, garde à vous !

Les organisations composant le Comité : Fédération Communiste, Union Départementale Unitaire, Union Locale des Syndicats de Rouen et de région, Comité Régional du Textile, Fédération des Locataires, Groupe Anarchiste de Rouen, Jeunesses Communistes.

Pellevillain a été écroué à la prison Bonne-Nouvelle sous mandat de dépôt pour « complot contre la sûreté de l'Etat ».

Deux camarades syndicalistes de Rouen ont été arrêtés pour le même motif ; ce sont Quenelin, secrétaire des inscrits maritimes, et Gaeff, trésorier des inscrits.

A la seule lecture du manifeste incriminé, nos lecteurs se rendront compte de la stupidité de l'inculpation. Rien dans le texte du tract ne peut justifier la moindre poursuite et si un Kérambrun était chargé de l'instruction d'une telle affaire, un non lieu immédiat s'imposerait. Mais Poincaré et Léon Daudet veillent...

Les collections du "Libertaire"

Vingt nouvelles collections sont chez le relieur. D'ici quelques jours, elles seront entre nos mains. Vu leur nombre restreint, que sans plus tarder nos amis fassent leur commande.

Nous rappelons que ces collections comprennent les trois premières années du Libertaire d'après-guerre, 1919, 20 et 21. Fortement reliées, ces collections constituent un bel ouvrage qui, avec le temps, deviendra d'une grande valeur.

Le relieur nous ayant augmenté son prix, nous sommes contraints à notre tour de porter le prix de vente à 40 francs. Joindre 4 francs pour le port.

Adresser commandes et fonds à Soustelle, 69, boulevard de Belleville (chèque postal : 516-67, Paris).

## DOCUMENTATION

Donc, nous occupons la Ruhr ! Oh ! ce n'est pas la guerre ! Non, non : occupation, ni mobilisation, ni signifièrent la guerre. Du moins, Raymond vous le jurerait, la main sur la poitrine, avec des trémolos dans la voix.

Et puis, n'est-ce pas, il est bien entendu que personne, en France, ne veut la guerre. Le premier imbécile venu vous affirmera cela, le Matin, ou le Journal, ou le Petit Parisien à la main. Cela s'entend partout : dans la rue, dans les cafés, dans les chemins de fer. Tous les couillons de la dernière guerre arborant leurs lamentables décorations, les vétérans de 70, les trop jeunes en 70, trop vieux en 14, tous les gens bien, quoi, vous affirmeront sur leur conscience (si l'on peut dire) : Aucun Français ne veut la guerre !

Ingratissime comédie où monumentalement lâché ! On ne saurait dire au juste. Tous les jours est-il qu'il faut remercier les brutes épaisses qui rient dans les brancards, rejettent le masque et ne pouvant simuler plus longtemps, nous disent brutalement leurs espoirs, leurs volontés.

Tel ce M. Louis Thomas qui écrivait au directeur de Clarité (Cl. numéro du 1<sup>er</sup> janvier) :

Aujourd'hui, prévoyant une nouvelle guerre préparée et voulue par l'Allemagne (naturellement !), JE ME FORCE D'EN RAPPROCHER LA DATE, parce que, plus les Français attendront et plus l'Allemagne aura renforcé sa force militaire. Je suis du parti des vainqueurs.

Je ne crois pas possible de convertir personne de votre groupe à des idées saines (?) puisque vous n'êtes pas patriotes.

Je souhaite donc également, le plus rapidement possible, que vous passiez de la parole à l'action. Mes amis et moi trouverons juste et légitime de vous abattre comme des chiens, car il est juste, légitime et recommandable de châtier les traîtres à la patrie.

Mon Dieu ! je suis assez rassuré. Les fascistes français emploient l'huile de ricin pour leur usage personnel depuis qu'ils n'ont plus la trouille des abus et des balles pour leur déhancher les hanches. N'est-ce pas, Monsieur Valmer de Binet ?

Et samedi dernier, j'ai vu, à Lille, au meeting organisé par la C. G. T. U. et le Parti communiste, un dégonflement si pitoyable de quelques mardoillons d'Action française que je suis à peu près fixé sur l'avenir d'un mouvement nationaliste, dans le Nord industriel tout au moins.

N'importe ! Il convient de connaître ces textes, de les répandre, de s'en servir pour débarrasser les crânes. Tanti d'abusés, obsédés seulement par la manille, le picon ou le genièvre quotidien ; tant d'employés aux manchettes crasseuses et aux idées engage plus bête que bête, lecteurs assidus de l'Echo du Nord ou du Progrès de Romorantin ; tant de petits fonctionnaires qui économisent soigneusement leurs maigres mensualités pour acheter une action des Mines de Mozambique ou des Acieries d'Honolulu ; tant d'ouvriers, de pauvres ouvriers, manuels et intellectuels, s'imaginant encore que : nul Français ne désire la guerre !

Quel formidable non-sens !

Montrons-leur la prose de ce M. Thomas, délégué à la propagande, s'il vous plaît, en Amérique, aux frais de la Marianne. Montrons-leur aussi celle du lieutenant vaisselier Dupouey, qu'une haine inféconde (comme disait autrefois le camarade Aristide) démolit en avril 1915, pour la plus grande gloire de la France (et le plus grand bien des pauvres bourgeois mobilisés qu'il avait suffisamment em...bêtés !).

J'ai déjà parlé de celui-ci aux lecteurs de la Revue. Il n'est peut-être pas inutile d'y revenir. Il est toujours bon de connaître mieux ses ennemis et de pouvoir ensuite les dévoiler à la légion des imbéciles amusés qui les prennent encore pour des amis.

M. André Gide, qui préface les Lettres du lieutenant de vaisseau Dupouey à sa femme (un volume aux Editions de la Nouvelle Revue française), salue en lui :

« Officier de marine le mieux doué, le plus fin, le plus élégant, le plus probe. »

Mince, alors ! Que devaient être les autres ? Ami lecteur, tu te poseras comme moi cette question quand tu auras lu quelques extraits des lettres de l'officier ex-

plaire. Et tu concluras avec moi que toute la clique ne vaut probablement pas cher, si nous en jugeons d'après l'échantillon. Ecoutez plutôt :

6 août 1914 : « ... Nous vous demandons, non sans inquiétude, puisque les Anglais s'en mettent, si l'un d'eux restera ensuite une occasion de tirer nos grosses pièces, d'envoyer des coups de 305 et d'en recevoir. »

9 novembre 1914 : « ... Je voudrais aussi 200 médailles-scapulaires en aluminium pour ma compagnie, ainsi que mon scapulaire en toile du Sacré-Cœur que j'ai oublié à Toulon. »

25 novembre 1914 : « ... J'ai donc un peu l'honneur de commander la compagnie de discipline de la brigade. Il suffit de savoir à quoi s'en tenir et, au besoin, de remplacer son sabre par une trigue. »

3 décembre 1914 : « Ma compagnie, dont je l'ai fait récemment une description peu enthousiaste, commence à se gonfler sérieusement, après avoir été consciencieusement bousculée pendant une quinzaine de jours. Je les ai secourus comme des prunes et, grâce à ce traitement énergique, je vois que leur sang commence à circuler. J'ai, parmi mes hommes, quelques échappés des Bourses du travail qui savent bien allées et venues de l'est à l'ouest du litige sous barreaux et l'esprit de leurs rengaines anarchistes ; mais, s'ils m'obéissent, je les ai moi-même encore bien plus à l'œil, et, dès qu'ils bronchent, je sours leur dignité d'électeurs conscients aux pires avances. L'un d'eux m'a déclaré, l'autre jour, d'un air outré : « Je m'appelle pas figure d'andouille ; je m'appelle Gaeffebois. » Ces prolétaires éclairés sont d'ailleurs en petit nombre et les bons ayant décidé pour eux le vent et la marée — je veux dire : les permissions de faveur, les paquets de tabac et les vêtements de la Croix-Rouge — le reste de la compagnie semble avoir recouvré le bon sens et la vertu et les dangers du vice. La besogne est d'ailleurs bien simplifiée par l'autorité sans réplique que prend à la guerre un capitaine de compagnie. De ce côté-là aussi, tout semble donc s'arranger pour le mieux. »

13 décembre 1914 : « Nos hommes sont en général toujours bien vaillants, mais quelques anarchistes et autres échappés des Bourses du travail auxquels j'ai appliqué ma méthode la plus vigoureuse et qui, pour la plupart, ont déjà fait place nette... Pour cet élément véritablement pourri par l'idéal matérialiste des Jaurès, il ne reste que les coups de pieds et de triques. Tu peux croire qu'ils n'en sont pas privés ! et, depuis longtemps, notre ami Gaeffebois (dit le soldat de bois), dégoûté des procédés qu'il me voyait appliquer aux électeurs conscients, s'est fait porter malade et est passé dans les brancardiers (1). »

19 décembre 1914 : « Je suis de plus en plus enthousiaste de la guerre, de cet ordre guerrier qui bouleverse les choses matérielles, éteint les maisons, rase les villages, transforme les rives idylliques de l'Yser en océans de boue, mais rétablit merveilleusement certaines indispensables présences des choses spirituelles. Je pense que cet hiver, dans les tranchées, va être une incomparable retraite pour une très importante partie de la France. »

1<sup>er</sup> février 1915 : « La guerre, quand on se penche vers le trouper, est une chose qui m'apparaît chaque jour plus sublime et plus sacrée... véritablement divine. »

N'est-il pas vrai, camarades, que voilà des aveux singulièrement dépourvus de fard ? Je sais bien : nous étions convaincus de tout cela, même sans cet exemple. Mais les autres ne savent pas, les lecteurs des bourses de crânes, ceux qui vous rassurent à tout moment les atrocités boches, les brutes boches, les officiers boches. Comme s'il n'était de brutes, d'officiers et de galandards qu'en Allemagne ! Pauvre de nous !

Mettions-leur le nez sur les belles lettres de cet officier français, de ce paladin de la guerre du Droit, de ce champion de la Civilisation gréco-latine, de ce chevalier de la Liberté.

La semaine prochaine, je vous indiquerai quelques autres sources de documentation.

Maurice WILLENS.

(1) Pas si bête que le galandard, le copain Gaeffebois !

## UNION ANARCHISTE

Le Samedi 27 Janvier, à 20 heures 30, dans la salle de l'Union des Syndicats, 33, rue de la Grange-aux-Belles

Grande Fête de Solidarité

au bénéfice des Anarchistes italiens

VICTIMES DU FASCISME

avec le concours gracieux

du Théâtre Confédéral, de la Muse Rouge, de la Muse du 13<sup>e</sup> et de nombreux artistes italiens

CAUSERIE PAR LE CAMARADE FISTER

Les Horreurs du Fascisme

Prix d'entrée : 2 francs

# Propos d'un Paria

L'Exécuteur de Moscou est, comme vous en avez été maintes fois avisés par ses représentants qualifiés, le seul organisme capable de préparer, organiser, déclencher, réglementer la révolution prolétarienne dans toutes les latitudes. Ses arrêts varient, avec ceux de notre Saint Père le Pape, ce curieux privilège de l'infailibilité. Pour ne pas s'être conformés ou pour avoir douté de leur efficacité révolutionnaire, des éprouvés d'hier ont été brutalement transférés en républiques, déclarés publiquement relâchés, et excommuniés, avec poutre et fracas, de la Sainte Eglise moscovite.

Et ces « contre-révolutionnaires » d'aujourd'hui s'efforcent de mettre debout de nouveaux partis dont les buts avoués seront les mêmes que ceux de leurs camarades d'hier, c'est-à-dire la conquête du pouvoir, au nom du prolétariat, par une révolution.

Nous savons que les dissidents de 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> cures ont totalement abandonné de leur répertoire le vocabulaire : Révolution. De même que les syndicalistes d'intérêt général ont les journaux et autres Dumoulin sous les robes représentatives.

Les pires figures, les sarcasmes les plus amers, les épithètes aussi outragées que justifiées d'ailleurs, ont été distribuées sans parcimonie par les communistes troisismistes à tous ces pères réformistes, collaboratistes, pacifistes, bébans, fustistes dont les compromissions avec la bourgeoisie sont tellement nombreuses et flagrantes qu'il devient fastidieux de s'appesantir sur ce sujet.

Or, voici que le Parti, hors duquel il n'existe ni révolutionnaires, ni révolution, fait valoir, voici que l'Exécuteur lui-même, fait appel à ces mêmes réformistes pour la constitution d'un front unique contre l'impérialisme et la guerre.

Que signifie toute cette cuisine ? Elle me paraît assez ridicule que cette histoire de complot contre la stréte de l'Etat 1<sup>re</sup>, venue à point...

Certes, l'heure est grave. Les impérialismes ou, si vous préférez, les appétits des financiers anglais, français, allemands, italiens, etc., joints à un esprit belliqueux, que semble manifester une nouvelle catégorie de gouvernants, pourraient bien, et avant peu, dresser une fois de plus, et les armes à la main, des hommes contre d'autres hommes, des prolétaires contre d'autres prolétaires.

Il faut le dire carrément et franchement : nous ne pouvons pas, pour empêcher le cataclysme, pour faire échouer visées ambitieuses des divers Etats, sur ceux qui ont fait, en 1914, si bon marché de la vie des autres ?

Ce front unique des politiciens et des parasites du prolétariat, même s'il se réalisait, ce qui est peu probable, pourrait-il servir la cause humanitaire ?

On me permettra bien de rester sceptique et je ne dirai pas d'excuser, mais de comprendre les raisons profondes qui empêchent la masse ouvrière, si promptement à s'émouvoir, de répondre aux inviles réitérées qui lui sont adressées.

Cette masse que les politiciens ont tant de fois trahie et dont ils se plaisent à répéter hautement la lâcheté ! Cette masse qu'ils voudraient voir répondre avec discipline à des mots d'ordre variés, mais que cette gymnastique a lassée, parce que la besogne principale, c'est l'éducation des consciences, a été négligée.

C'est à cette tâche ingrate que se sont attelés les anarchistes. Ils veulent que chaque individu, à l'obéissance, soit un mot d'ordre qui se sente dicté à lui-même. Ils veulent voir des hommes libres et non des matricules. L'ambitionnant aucun pouvoir, battant pour leur libération individuelle en même temps que pour celle des autres, leur action désintéressée n'est que de veiller les consciences et amener une réaction efficace contre la folie militariste. Tout le reste n'est que boniments dans le vide... ou à Saint-Ouen.

Pierre MUALES.

## Un appel pressant

Nous sommes forcés d'adresser un nouveau et pressant appel à la générosité des copains.

Nous sommes en déficit et si nous ne savons réagir, demain, nous serions menacés. Le « Libertaire », notre « Libertaire » serait forcé de ne paraître que sur deux pages. De ce fait, sa vente baisserait, ses abonnements diminueraient.

Ne ménagons pas nos efforts.

Partout répondez à nos appels, partout raisons circuler des listes de souscriptions, abonnez nos amis, nos camarades d'atelier...

Des carnets d'abonnements, des listes de souscriptions sont à votre disposition. En faire la demande à Soustelle, 69, boulevard de Belleville.

Le « Libertaire » est en danger.

Tous à l'œuvre pour le sauver.

## PROPOS DE BUEURS

(suite).

Il y avait deux mois qu'ils étaient en prévention l'un à Mazas et l'autre à Saint-Lazare.

... Et je laisse à juger de combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

### Tribunal correctionnel

(6 octobre).

La huitième Chambre correctionnelle fit pour la première fois, le 6 octobre suivant, application de la loi du 28 juillet.

Un nommé Alphonse Orsat, âgé de quarante-huit ans, sans domicile et sans profession comparait devant nous l'inculpation d'avoir dit en public, le 20 août précédent : « Caserio a bien fait ; on aurait dû tuer aussi M. Carnot. Quant à Casimir, il aura son affaire. »

Orsat n'était pas anarchiste. Mais il avait trouvé ce moyen de se faire « ramasser », parce qu'au Dépôt, dit-il, on « mange au moins du pain ».

A l'audience il déclara qu'il n'avait jamais professé les théories anarchistes.

Les juges lui firent néanmoins application de la dite loi du 28 juillet 1894, le condamnant à treize mois de prison !

### Cour d'assises de l'Allier

La Cour d'assises de l'Allier jugea — comme un peu toutes les Cours d'assises de France — dans sa session d'août, une série d'affaires dans lesquelles les accusés étaient également poursuivis pour avoir fait l'apologie de l'assassinat du Président.

# A BATONS ROMPUS

## Morale & Littérature

On a tant dit, tout dit, à propos de l'Art, que je me demande si je dois « remettre ça » ?

Dans les milieux d'avant-garde, je crois discerner une intrusion nouvelle de cette sacrée morale.

Oh ! pas au nom de Dieu ni de la famille, mais du révolutionnarisme, de l'antibellicisme notamment.

Il n'est peut-être pas inutile, en passant, de noter que tel écrivain coté, dont on veut faire un grand homme, ne fut, en fait, qu'un petit homme. Ainsi, je suis gré à Maurice Vuillemin de rappeler l'Anatole France de guerre, alors que les communistes... Ceci admis, je crains que dans nos milieux on n'envisage trop la personnalité d'un type et pas assez son art.

Je n'ai pas à faire la preuve que de grands artistes ont pu être soit des héros, soit des médiocres ou des fripouilles. Il en est de médiocres ou des mauvais ouvriers d'art.

Mais veux-je passer une bonne soirée avec un livre ? Je me soucie peu de la moralité de son auteur. Je veux une œuvre d'art, un point c'est tout, et c'est déjà beaucoup.

France et Gourmont ne brillèrent point durant la guerre, eux qui voyaient si clair en temps de paix. Je le regrette, mais je lui plût leur prose que celle de tel excellent camarade, dont j'admire le caractère, mais pas du tout les écrits.

Je suis même persuadé que ces deux remueurs d'idées, bons écrivains, sont des initiateurs à l'anarchisme plus efficaces que « le dégraisage des boyaux de la tête » que tel porte-parole officiel du mouvement.

Comme tant d'autres, j'ai été déçu de voir des maîtres aimés souffler leur lanterne en 1914, mais puis-je leur en vouloir ? Ces bourgeois de naissance et de culture avaient pu, en temps de calme, grimper assez haut pour s'élever de leur clan et voir humain. La tourmente les a rendus à leur classe, constations-le et pasons.

Quelle brute que Kipling pendant la guerre, disant : « Le seul bon Boche, c'est un Boche mort » ! Certes, mais ses œuvres n'en sont pas moins belles et fortes. Je viens de lire La Lumière qui s'éteint, et ça m'a tellement ému que j'en aurais crié.

Autre genre de morale. Je trouve dans le dernier numéro de l'Ecole Emancipée, organe de la Fédération des Syndicats de l'enseignement laïc, un coup de patte au dernier roman d'Henri Béraud, Le Martyre de l'Obèse : « Des visions châtiment, les campagnes se violent, le mercantilisme envahit le peuple, la banque toute est suspendue sur les Etats, etc., etc. » et voilà qu'on nous convie à sacrer grand écrivain un amuseur, etc., etc. Morceau type. Je n'ai pas lu Le Martyre de l'Obèse, mais allons-nous proscrire tout écrit qui ne se rapporte pas à la question politique ou sociale ?

On va loin avec de tels principes, en art. Les infortunés chrétiens ont pour pâture intellectuelle les éblouissements les plus « guimauve », fourrés par les curés et pasteurs ; il suffit qu'un y parle de Dieu et que la morale des prêtres y trouve son compte, pour que l'ouvrage soit recommandé aux fidèles.

Un courant analogue se dessine dans les milieux révolutionnaires : qu'importe le charabia, pourvu que l'auteur soit un pur !

Merci bien, nous sortons d'en prendre. Ne mélangons pas les genres. Prix Montyon ou prix Lénine, soit, mais pas de réclame littéraire aux écrivains médiocres, au nom de leurs exploits politiques, syndicaux, antimilitaristes ou autres.

Populo a peu d'argent, et surtout peu de temps : le prolétaire est celui qui manque de loisirs. Ne l'incitons pas à s'empêtrer du quelconque bouquin du camarade excellent et plein de bonnes intentions. Le camarade a besoin d'être encouragé ; possible ; mais Populo aussi ; et s'il est déçu, il ne récitera pas. Conseilleriez-vous à qui manque d'une lampe de faire émettre d'un artiste abat-jour ? La lampe d'abord, hein ? Que celui qui a dans sa bibliothèque des chefs-d'œuvre, et dans sa tête des milliers de livres, s'amuse en passant avec la « production quotidienne », cela n'a aucune importance — moi le manuel qui n'a guère lu que des journaux et ne connaît rien au-dessus, il faudrait lui mettre dans les mains du très beau, pour commencer.

Morale de clan, esprit de parti, de caste ou de classe, tout cela n'a rien à voir avec l'art.

### LA RAUQUE.

L'impression des bandes, pour l'expédition du journal à nos abonnés, nécessitant certains frais, nous rappelons que chaque changement d'adresse doit être accompagné d'un franc pour la réimpression de nouvelles bandes. Qu'on en prenne bonne note.



### Subordination

Que notre pauvre C.G.T.U. soit sous la tutelle de l'Internationale Communiste, cela ne nous étonne plus — depuis Saint-Etienne et depuis le Congrès de Moscou... Hélas ! prendre sa carte confédérale équivaut presque pour un ouvrier français à faire son adhésion au Parti Communiste.

Mais la C. G. T. U. serait-elle en Europe, la seule organisation syndicale à accepter bénévolement cette tutelle ? Il le semble bien, après avoir lu dans l'Humanité cette liste des signataires du manifeste d'Essen : Parti Communiste français ; C. G. T. U. ; Partis Communistes allemand, belge, autrichien, tchécoslovaque, hollandais.

A la Conférence d'Essen, la C. G. T. U. n'était donc entourée que de partis politiques. Que faisaient pendant ce temps les organisations syndicales révolutionnaires de tous ces pays ?

Avant-elles abdiqué tout leur pouvoir d'action entre les mains des politiciens communistes — ou bien s'étaient-elles refusées à une telle subordination ?

En tout cas, les délégués de la C.G.T.U. étaient là bien seuls comme représentants ouvriers.

Voilà la solidarité internationale des travailleurs, telle que le 3<sup>e</sup> Congrès de l'I.S.R. l'a garantie au syndicalisme français. Heureusement encore que l'article 11 n'a pas été intégralement maintenu !

### Où sont les révolutionnaires ?

Dans l'Humanité du 10 janvier on pouvait lire :

Les Tolstoïens sont les adversaires de toute violence, ils pratiquent la morale évangélique : « Quant on le frappe sur la joue droite, présente aussi l'autre ! » Et, parlant de là, ils répudient la violence militaire et la violence révolutionnaire. Deux révérends, qui eurent de beaux gestes pendant la guerre, pleins d'esprit de sacrifice, mais dont la belle folie ne saurait libérer le prolétariat. Voyez-vous les ouvriers, quand le patron veut réduire leur salaire de 10 % offrir aussitôt une réduction de 20 % ? Pensez-vous que les requins de la finance, que le Comité des Forges auraient le cœur ému par ce geste et lâcheraient du coup leurs dividendes pour réparer leurs injustices ?

Tout cela pour justifier l'armée rouge, c'est-à-dire la politique de Bonkharine, et pour discréditer les anarchistes.

N'est-il pas plaisant de faire passer pour des tolstoïens résignés les anarchistes qui, plus d'une fois, donnèrent des leçons de révolte à ces « révolutionnaires » de couloirs, de salles de rédaction et de Congrès, aussi bien dans la rue qu'à l'atelier ? Mais les anarchistes ne veulent pas plus confondre « violence révolutionnaire » avec « réformisme diplomatique » qu'une « militarisme d'Etat ». Et cela ne fait que plaisir aux politiciens de Moscou. Ça se comprend...

### Le sanguinaire « fol du Roy »

Ca ne va pas assez vite, ca ne va pas assez fort, dans cette « douce France », aux yeux de Léon Daudet. Aussi, le sanguinaire « fol du Roy » fait-il appel, dans l'Action Française, à nos camarades politiques afin d'activer le mouvement de répression. Rue de Rome, on embauche les flics. Avec son cynisme coutumier, voici comment le « député de Paris », futur dictateur aux affaires intérieures du royaume, déverse tout son miel pour les plus pantes des mouches :

Il y a, certes, à la place Beauvau, comme à la Préfecture, de bons policiers, des policiers français, aussi indignes que nous de ce qui se passe. Qu'ils ne craignent pas de me renseigner, comme en 1917 et en 1918. Tout cela finira de la même façon, car la coupe est pleine.

Oui, la coupe est pleine. Attention aux débordements, monsieur Léon Daudet !

### Un derrière à botter

Il est quelquefois bon de lire la prose de Daudet et dans les moments d'ennui cela peut devenir un bon divertissement.

Prenez par exemple l'Action Française du 16 courant. Ah ! mes camarades, quelle averse et comme on sent que le gros sauteur a l'habitude de plonger. Une petite place, s. v. p. à l'arrière du « Plénier », à l'usage des sous-secrétaires d'Etat. Lui seul peut sauver la France qui est au bord de l'abîme ! Mais où il dépasse les bornes, c'est sous l'empire de la boisson, car il n'avait absolument aucune raison d'en vouloir à l'ancien président de la République.

Chambert a parcouru toute la France, et aussi l'étranger, l'Italie notamment, où il a été condamné à dix jours de prison et frappé d'expulsion. Il n'est pas mieux servi que Gallié par sa mémoire : il ne souvient de rien. S'il a tenu les propos relevés contre lui, c'est « bêtement » qu'il l'a fait. Il était tellement éloigné de penser qu'il avait commis un délit, que lorsqu'on l'a arrêté à Montluçon, il a été littéralement « épaté ».

Prenant prétexte de son expulsion du pays de Caserio, il s'écrit à la fin de son interrogatoire :

« Et l'on voudrait que j'aie approuvé le crime d'un Italien, qui m'a emprisonné et expulsé ! Allons donc ! »

Les témoins confirment les charges de l'accusation.

Le jury délibère pendant un quart d'heure et rapporte un verdict négatif.

Gallié et Chambert sont acquittés et remis immédiatement en liberté. Ils étaient détenus depuis sept semaines.

Un marchand ambulancier, nommé Calazel (Ferdinand-Joseph), comparut ensuite.

Le 1<sup>er</sup> juillet, Calazel, dit l'accusation, profitant de la réunion accidentelle de plusieurs ouvriers dans le cabaret du sieur Périgaud à Montluçon, leur fit une sorte de conférence anarchiste, dans laquelle il fit notamment les propos suivants : « L'Italien qui a tué Carnot a bien fait ; il en avait fait assez exécuter. » L'accusé se vante d'être anarchiste. Les renseignements recueillis sur son compte sont mauvais ; il ne travaille pas et parcourt les centres ouvriers sous prétexte de vendre de la poudre à dorer.

M. le président interroge l'accusé.

D. — Le 1<sup>er</sup> juillet, vous étiez à Montluçon, à l'auberge Périgaud. Là, la conversation s'éleva sur l'assassinat du président Carnot, vous avez tenu les propos suivants : « Je suis anarchiste ; les anarchistes lancent au sort pour faire leurs coups et lancent leurs bombes ; si Carnot a été tué, c'est bien fait ! »

c'est lorsqu'il laisse faire un complot rendu tendancieux sur la manifestation contre la guerre.

Alors que dans le même numéro en première page, la rédaction de l'Action Française proteste contre les brutes d'agents qui ont osé frapper un camelot du roy, à la deuxième page elle ne tarit d'éloges sur ces braves gardiens de la paix qui un jour se laisseront et finiront par à botter le derrière de la révolution !

Eh bien, écoutez, gros rigolo. Traite Téry de traître vertueux, Zola, à qui tu dois le plus de grand féat, essaye si cela te plaît d'incarner en la grosse personne tous les synonymes approchant de ces deux noms, soit ; mais le jour où tu essaieras d'appliquer la méthode que tu préconises, nous pourrions bien prendre, à notre tour, comme « derrière à botter » l'ensemble culiforme de tes bavages gélantins...

### Le martyr Cachin

Cachin parle ; les ouailles, les pieds dans la boue, écoutent religieusement les paroles qui tombent et les reconforment. Il faut si peu de choses pour contenter les braves gens ; la vie n'est-elle pas faite de « l'illusion » ?

Mais où est tout touchant à en pleurer, c'est lorsque Cachin avec un grand geste, s'écrit avec des rétroscènes dans la voix : « Adieu, mes camarades, bon courage », en agitant son chapeau melon, mélodramatiquement.

Au pied de la tribune ce fut du délire : « Nous le sauverons ! Nous ne tirerons de prison ! »

Enregistrons cette promesse et souhaitons sa réalisation. Ainsi s'abâtiront à brève échéance les murailles de la Santé, à moins que Cachin ne s'y oppose, car il faudra bien des prisons pour enfermer les « contre-révolutionnaires », syndicalistes et anarchistes... comme à Moscou.

### Le général Tommasi

Voici Tommasi. Avec lui c'est une autre paire de manches. La Révolution gronde, elle est à nos portes, elle sera demain si nous le voulons.

Au lieu d'être l'armée rouge qui se prépare, son « Armée rouge avec ses cadres rigides, ses états-majors et ses conseils de guerre, qui nous apportera le communisme intégral. Deux ou trois millions d'Asiatiques, ne sachant ni lire ni écrire, viendront se consacrer au bonheur des travailleurs, pour eux et contre eux s'il le faut ».

Etait-ce à un meeting contre la guerre qu'il parlait de la sorte ? En fermant la porte à tout espoir de l'avenir, il voulait multiplier les écoles de toutes les races en leur donnant un même fond d'enseignement, augmenté d'un langage international obligatoire, ce qui faciliterait le rapprochement d'une foule de braves gens, souvent ennemis, parce qu'ils s'ignorent et n'ont aucun moyen de se comprendre.

Dans cette voie se trouve le salut de la civilisation : élever les hommes, et non dresser des esclaves.

Aujourd'hui, face aux temps révolus, et contemplant la réalité actuelle, combien le chemin semble difficile à tailler dans l'amoncellement des sottises humaines. Des siècles s'écouleront sans doute, simples heures au cadran de l'éternité. Nos os tomberont en poussière, mais qu'importe, soyons assurés que les générations futures atteindront le but. Soit. En attendant, vaut la peine de vivre, de lutter vers un meilleur idéal et surtout de continuer l'œuvre prolétarienne ; sinon ce dernier acte commis inconsciemment pour le simple assouvissement des sens, ne tend qu'à abaisser l'homme au niveau de la brute et ne constituerait qu'un véritable crime d'inhumanité envers d'innocentes créatures.

### Laporte et les portes...

Tarabourca, ça y est : le lieutenant Laporte parle. Lui aussi, dans son « antimilitarisme », bave d'admiration devant l'armée rouge. Se faire tuer avec des règlements unicolores n'est pas la même chose qu'avec des règlements tricolores !

Enfin, il lâche cette perle unique digne de lui et belle comme la porte de la Santé : « La répression s'abat sur nous, de quartier politique s'est ouvert pour les « as » du communisme moscovite. Diable ! en quelle peut sont jolies ses lunettes ? Mais les portes du quartier politique se sont ouvertes aux bolchevistes... peut-être. Mais, pour les anarchistes, non seulement elles ont toujours été ouvertes, mais si on parla de leur fermer, ce n'était pas pour leur ouvrir les portes de la Chambre des députés mais celles des cellules du droit commun... »

### LES « FÊTES DU PEUPLE »

Le 19 janvier à 21 h., aura lieu, salle Wagram, le troisième congrès mensuel de la « Fête du Peuple ». Les sociétés, les chorales et les orchestres formeront un majestueux ensemble de 30 exécutants, dirigés par Albert Doyen.

On trouve des billets, dès maintenant, aux répétitions de la Chorale « manœuvre », le vendredi, de 20 h. 30 à 22 h. 30, 17, rue de Sambre-et-Meuse (Métro Combat), et jeudi matin, de 9 h. 30 à 11 heures, 8, avenue Mathurin-Moreau, place du Combat. Prix unique : 3 fr. 50.

### Il faut hurler avec les loups

Il faut couronner le loup, voici Teulade qui poétise : « Ayez confiance en vos chefs, discipline, du calme, l'heure sonnera, etc. » Il faut bien hurler avec les loups...

# Aspirations d'idéal

Cachin, caba, tirant tantôt à droite, tantôt à gauche, subissant des lulls et des hasards, la conscience humaine après une pénible gestation, voit le jour, prend corps, s'efforce à libérer s'épanouir ; ses premiers vagissements étouffés, hélas ! marquent son enfance d'un long martyrologe. Entravée, persécutée dans son développement, heurtée, contrariée, par mille et mille obstacles dont les noms changent, sans toutefois varier, quant au fond, l'égoïsme, masqué sous des titres hypocrites en compose les principaux éléments.

Quand on songe à notre vie si brève devant l'évolution des mondes, la mentalité paraît stationnaire. Certes, on doute même parfois de son progrès, avec apparence de raison, car transportant très loin l'arrière-pensée en arrière, nous retrouvons toujours des cerveaux épurés qui, tels des phares, éclairent l'ombre du passé ; preuve aussi que l'individu humain dans sa courte existence n'a jamais fait franchir certaine limite à sa pensée.

Faut-il donc désespérer ?... Croire que nous resterons ainsi, à l'état embryonnaire ?... Le mot parfait serait-il incompatible avec notre nature ? Après avoir poursuivi tant de vaines chimères, nous pourrions nous résigner, la masse du détail humain ne s'élancera-t-elle jamais à la conquête des idées ?

Dans tous ces crânes inexploités, remplis de fausses illusions, se cache la source, le secret du bonheur commun, d'un paradis au sens vrai ; ce sort est en nos mains cependant. Et des hommes, tout est là. Et des hommes, c'est se forger une volonté pour résister à nos instincts, surmonter nos défauts ; être des hommes, c'est savoir employer notre génie à dompter et utiliser les forces de la nature, asservir la nature au mieux de nos besoins, pour le plus grand bien de chacun ; être des hommes, ce n'est pas garder un cœur de pierre devant la souffrance universelle en se paissant d'un prétexte ou en s'hypnotisant sur des mots. Non, il faut s'en prendre aux causes directes, attaquer le mal dans ses racines pour avoir les chances de le vaincre.

A ce titre, l'école, la grande responsable du cataclysme présent, par une morale renouée, visant uniquement à l'élevation des sentiments individuels, deviendrait l'instrument le plus sûr, le moins long pour obtenir de tels résultats. Donc, à l'avenir, devrions-nous multiplier les écoles de toutes les races en leur donnant un même fond d'enseignement, augmenté d'un langage international obligatoire, ce qui faciliterait le rapprochement d'une foule de braves gens, souvent ennemis, parce qu'ils s'ignorent et n'ont aucun moyen de se comprendre.

Dans cette voie se trouve le salut de la civilisation : élever les hommes, et non dresser des esclaves.

Aujourd'hui, face aux temps révolus, et contemplant la réalité actuelle, combien le chemin semble difficile à tailler dans l'amoncellement des sottises humaines. Des siècles s'écouleront sans doute, simples heures au cadran de l'éternité. Nos os tomberont en poussière, mais qu'importe, soyons assurés que les générations futures atteindront le but. Soit. En attendant, vaut la peine de vivre, de lutter vers un meilleur idéal et surtout de continuer l'œuvre prolétarienne ; sinon ce dernier acte commis inconsciemment pour le simple assouvissement des sens, ne tend qu'à abaisser l'homme au niveau de la brute et ne constituerait qu'un véritable crime d'inhumanité envers d'innocentes créatures.

### AVERTI.

## AU PIED DU MUR

Je n'ai pu prendre connaissance du Libertaire de cette semaine que samedi dernier, et ce ne fut pas sans colère que j'ai lu la réponse d'Odin, délégué à la propagande des services publics, à l'article signé de moi dans le Libertaire de la semaine dernière.

Puisqu'il a le culot (c'en est un celui-là) de me démentir, et pour lui rafraîchir la mémoire, je vais laisser la parole aux camarades présents à cette réunion.

J'ajouterais que, voulant faire vite, c'est-à-dire faire paraître cette déclaration au milieu de cette semaine, je n'ai pu toucher que ceux dont les signatures suivent. Si cela n'est pas suffisant pour Odin, j'aurai le temps cette semaine de toucher les autres, et pas un ne pourra me démentir.

H. JOLIS.

Voici cette déclaration :

Les camarades présents à la réunion faite par Odin, délégué à la propagande de la Fédération unitaire des employés et des ouvriers des services publics à Denain, le mardi 19 décembre, déclarent que l'article inséré au Libertaire du 5 janvier, signé Jolis, est réellement conforme à la vérité.

Gabache Léon, Goroenne Alfred, Régimier Ulysse, Monier Ernest, secrétaire du syndicat unitaire des métaux de Denain, secrétaire de la Section communiste de Denain.

Tartarin est très redouté dans la commune à la fois subit plusieurs condamnations.

Le casier judiciaire de Tartarin porte trois condamnations, dont deux pour coups et blessures et une pour bris de clôture.

« Je ne m'occupe pas de politique, déclare l'accusé ; je ne professe point les idées anarchistes qu'on me prête, et s'il m'est arrivé de prendre la parole dans des réunions politiques, ce n'a jamais été pour développer des idées qui, je le répète, ne sont pas les miennes. »

Tartarin nie les deux propos relevés contre lui. A la boulangerie Coraïte, il s'est exprimé ainsi en parlant de l'assassinat de M. Carnot : « Ma foi, tant pis. » (sic). Dans la rue, il n'a rien dit de ce que rapporte l'acte d'accusation. « Etiez-vous ivre ? lui demande M. le procureur de la République. »

Tartarin répond qu'il était en proie à une certaine émotion, mais que cette émotion lui avait été causée par la nouvelle de l'attentat de Lyon.

On entend les témoins qui sont tous de Lappalisse :

M. Coraïte, boulanger, lisait, en présence de Tartarin et de Malmel, dans une salle défectueuse ouverte — un journal de Lyon, rapportant l'attentat commis contre M. Carnot, lorsque l'accusé s'écria : « C'est bien fait, il a tué d'autres ! »

M. Malmel, menuisier, fait une déposition de laquelle il résulte que l'accusé aurait dit : « C'était sans doute son tour, il en avait assez tué d'autres ! »

La femme Petit, qui était présente à la lecture du journal, n'a pas entendu les paroles imputées à Tartarin ; mais elle a entendu celui-ci déclarer qu'il était anarchiste.

Mme Coraïte déclare qu'à la suite de la lecture du journal, Tartarin s'est écrié : « C'était sans doute son tour ; il en avait assez tué d'autres ! » M. Malmel, indigné, reprit alors : « Il faudrait que tous les anarchistes soient guillotinés ! » Ce à quoi Tartarin aurait répondu : « J'en suis sûr ! »

(A suivre.)

Henri VARENNES.

# RÉALISATION

Le seul instinct de conservation dicte à l'animal des actes simples, se reproduisant identiquement dans des circonstances semblables, actes purement automatiques accomplis dans l'unique but de pourvoir aux satisfactions de ses besoins matériels et sexuels. L'être primitif, tel l'animal, n'agit que sous l'impulsion de ses forces sensitives : se substatuer et se reproduire, seules lois naturelles de la vie.

A ce phénomène physique, commun à tous les êtres animés, vient se juxtaposer, chez l'homme, le phénomène psychique de la conscience, personnelle au sujet pensant.

L'individu étant ainsi éveillé à la vie mentale, cette intelligence supérieure à l'instinct naturel, eût du logiquement l'amener à une vie plus rationnelle, plus belle, lui permettant l'amélioration, le perfectionnement des besoins inhérents à sa propre existence.

Il n'en est rien cependant. En raison même du développement de ses facultés mentales, l'instinct, chez l'être se civilisant, subit un fatal affaiblissement. Et son intelligence plus compliquée ne tendant pas uniquement à affiner et à satisfaire normalement et saine-ment ses nécessités vitales, le porte au contraire, à se créer de nouveaux besoins physiques et de fausses et inutiles obligations morales. Ce ne sont là en réalité que les conséquences mêmes de sa nouvelle vie d'être social.

Ne comprenant plus que la seule réalité c'est la lutte naturelle pour l'existence, l'être social abdique, nie et détruit sa propre individualité en faveur des besoins artificiels de la vie sociale et des prescriptions imposées de la morale.

Organisée en faveur de quelques-uns tirant profit de la dépendance misérable du grand nombre, la Société se constitue-t-elle pas le seul obstacle réel à la libre expansion de la vie, aspiration au mieux-être et tension constante et naturelle vers le bonheur, véritable idéal de tout homme conscient ?

Un idéal ne saurait se définir ; il reste irréal et ne représente que le point de perfection vers lequel tendent les efforts de ceux qui se maintiennent ainsi constamment sur la voie de la constante évolution, condition essentielle du progrès.

L'homme ne saurait actuellement atteindre un idéal, tel le bonheur, car ce serait supposer un être humain parfait. Or, l'homme est en constante modification, participant de la nature même ; il naît, il meurt. Mais il est perfectible, il évolue, il progresse, il tend vers le bonheur.

Comme toute idée, tout concept idéal, le bonheur n'est qu'un terme, un mot, un leurre. Nous y aspirons cependant, nous le sentons en nous le besoin ; mais, ce germe de bonheur, nous ne le concevons, nous ne sentons la possibilité d'y prétendre que dans la souffrance. Comme tout principe de connaissance, la perception du bonheur nait d'un heurt sensible, réflexe et ne nous apparaît que grâce à son contraire : la souffrance.

L'élément premier du bonheur, le seul que nous puissions prétendre atteindre est donc purement négatif : ne pas souffrir. Nous n'aspirons qu'à la fin de nos souffrances. Ne plus être malheureux, ce n'est sans doute pas encore être heureux, mais en notre stade évolutif actuel nous ne pouvons concevoir que ce premier élément. L'homme ne souffrant plus pourra, à ce moment seulement, se créer une conception réaliste du bonheur.

Pour évoluer vers ce bonheur est-il possible à l'homme de réaliser cet élément positif : réduire ses causes de souffrance ? Nous avons avancé que ces causes résident en l'organisation sociale ; elles ne sauraient être en effet dans l'évolution rationnelle et naturelle de l'individu mais dans les motifs mêmes qui contrarient et font obstacle à cette évolution, c'est-à-dire à la vie elle-même ; or, ces motifs d'obstruction sont tous d'ordre social.

En effet, si ces causes proviennent de la nature de l'individu, celui-ci ne saurait concevoir une possibilité du bonheur, ressentir une souffrance de ce qui ne serait que l'expression de sa nature même. Il serait absurde de vouloir le contraindre à la transformer. Ce serait admettre des hommes ou plutôt une catégorie d'hommes qui, faisant exception à leur propre race ou mutilant, annihilant leurs réelles sensations, se feraient les apôtres d'une transformation de l'être humain au moyen de l'actuelle organisation sociale et de l'enseignement moral. Tâche inadmissible en son absurdité et nécessitant des êtres parfaits, déjà impossibles à concevoir, mais qu'il faudrait reconnaître tels en la personne de nos législateurs et gouvernants ! Leur modeste elle-même ne saurait admettre une telle supposition !

Il nous faut donc examiner le côté social de la question. Si l'homme, en son naturel

# DE RAVACHOL A CASERIO

## PROPOS DE BUEURS

(suite).

Il y avait deux mois qu'ils étaient en prévention l'un à Mazas et l'autre à Saint-Lazare.

... Et je laisse à juger de combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

### Tribunal correctionnel

(6 octobre).

La huitième Chambre correctionnelle fit pour la première fois, le 6 octobre suivant, application de la loi du 28 juillet.

Un nommé Alphonse Orsat, âgé de quarante-huit ans, sans domicile et sans profession comparait devant nous l'inculpation d'avoir dit en public, le 20 août précédent : « Caserio a bien fait ; on aurait dû tuer aussi M. Carnot. Quant à Casimir, il aura son affaire. »

Orsat n'était pas anarchiste. Mais il avait trouvé ce moyen de se faire « ramasser », parce qu'au Dépôt, dit-il, on « mange au moins du pain ».

A l'audience il déclara qu'il n'avait jamais professé les théories anarchistes.

Les juges lui firent néanmoins application de la dite loi du 28 juillet 1894, le condamnant à treize mois de prison !

### Cour d'assises de l'Allier

La Cour d'assises de l'Allier jugea — comme un peu toutes les Cours d'assises de France — dans sa session d'août, une série d'affaires dans lesquelles les accusés étaient également poursuivis pour avoir fait l'apologie de l'assassinat du Président.

tenu ce propos, c'est sous l'empire de la boisson, car il n'avait absolument aucune raison d'en vouloir à l'ancien président de la République.

Chambert a parcouru toute la France, et aussi l'étranger, l'Italie notamment, où il a été condamné à dix jours de prison et frappé d'expulsion. Il n'est pas mieux servi que Gallié par sa mémoire : il ne souvient de rien. S'il a tenu les propos relevés contre lui, c'est « bêtement » qu'il l'a fait. Il était tellement éloigné de penser qu'il avait commis un délit, que lorsqu'on l'a arrêté à Montluçon, il a été littéralement « épaté ».

Prenant prétexte de son expulsion du pays de Caserio, il s'écrit à la fin de son interrogatoire :

« Et l'on voudrait que j'aie approuvé le crime d'un Italien, qui m'a emprisonné et expulsé ! Allons donc ! »

Les témoins confirment les charges de l'accusation.

Le jury délibère pendant un quart d'heure et rapporte un verdict négatif.

Gallié et Chambert sont acquittés et remis immédiatement en liberté. Ils étaient détenus depuis sept semaines.

Un marchand ambulancier, nommé Calazel (Ferdinand-Joseph), comparut ensuite.

Le 1<sup>er</sup> juillet, Calazel, dit l'accusation, profitant de la réunion accidentelle de plusieurs ouvriers dans le cabaret du sieur Périgaud à Montluçon, leur fit une sorte de conférence anarchiste, dans laquelle il fit notamment les propos suivants : « L'Italien qui a tué Carnot a bien fait ; il en avait fait assez exécuter. » L'accusé se vante d'être anarchiste. Les renseignements recueillis sur son compte sont mauvais ; il ne travaille pas et parcourt les centres ouvriers sous prétexte de vendre de la poudre à dorer.

M. le président interroge l'accusé.

D. — Le 1<sup>er</sup> juillet, vous étiez à Montluçon, à l

## LE CONGRÈS DE BERLIN

(Suite)

Les décisions du 2<sup>e</sup> Congrès ne sont qu'une duperie

Le Congrès revient alors à l'examen des décisions du 2<sup>e</sup> Congrès de Moscou, dont nous donnons ici les plus significatives et qui démontrent clairement que la C. G. T. U. de France n'a reçu qu'une pure satisfaction de forme, sans qu'il n'y ait rien de changé au fond, comme le démontre la résolution suivante :

**Les preuves de la subordination**  
**Résolution sur la question des relations**  
**entre l'I. S. R. et le Komintern**  
*Le Congrès confirme la subordination, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, la Bulgarie et la Pologne.*

« Considérant,  
« 1<sup>o</sup> Que la tâche de l'I. S. R. est d'unir tous les ouvriers révolutionnaires dans le but d'une lutte commune contre le capitalisme et pour l'instauration de la dictature du prolétariat ;  
« 2<sup>o</sup> Que ce but ne peut être atteint qu'à la condition que tous les partisans de la révolution sociale soient profondément imbues de l'esprit communiste ;  
« 3<sup>o</sup> Que cette victoire du communisme n'est possible que sur une échelle internationale, en raison de quoi est nécessaire la liaison la plus étroite et la coordination d'action entre l'I. S. R. et le Komintern ;  
« 4<sup>o</sup> Qu'il existe des groupements d'ouvriers à caractère syndicaliste révolutionnaire qui aspirent sincèrement à créer le front unique avec les communistes mais considèrent que la représentation mutuelle entre l'I. S. R. et le Komintern est déterminée par le premier Congrès ne correspond pas aux traditions du mouvement ouvrier de leur pays ;  
« 5<sup>o</sup> Que la C. G. T. U. qui représente ce point de vue s'est déclarée de la façon la plus catégorique pour la collaboration avec le Komintern et le Parti Communiste de chaque pays et du Komintern sur une échelle internationale, proposent néanmoins d'aller à la rencontre des ouvriers révolutionnaires de France et d'accepter la proposition de la C. G. T. U. de façon à pouvoir consolider à ce Congrès le bloc de tous les éléments révolutionnaires sincères du mouvement ouvrier international qui ont insisté sur leur caractère de lutte contre le capitalisme et l'établissement de la dictature du prolétariat ».

Cette résolution, déposée par le camarade Dogodov (Russie), et adoptée à l'unanimité, démontre que le remplacement du texte ancien de l'article XI par un texte nouveau et ambigu n'est qu'une tromperie de plus. La résolution de Saint-Etienne est flagrante violation. Un Congrès Confédéré s'impose, nous ne cessons d'en demander la convocation.

**Un accord circonstanciel**  
**devient permanent**  
Le télégramme ci-dessous fait de l'accord circonstanciel prévu dans le nouveau texte d'un accord permanent, en opposition formelle avec le nouveau texte de l'article XI.

« La nouvelle Exécutive de l'I. S. R. a tenu une réunion à laquelle des questions d'organisations furent discutées ; un secrétaire fut aussi élu, composé de Lozovsky, Tomski et Ninn. Ensuite fut élu le Comité des délégués dans le Comité d'action commun de l'Internationale communiste et de l'I. S. R. Le Conseil central de l'I. S. R. est convoqué pour le 1<sup>er</sup> juin 1923... »

Qu'y a-t-il de changé ? Rien, il n'y a là qu'une tromperie de plus.

**O'est le front unique et non l'unité syndicale qui veut l'I. S. R.**  
Relançant en outre l'information ci-dessus, et non démentie par la C. G. T. U. de France :

« L'I. S. R. de Moscou a chargé la C. G. T. U. de France d'organiser en janvier, à Bruxelles, un Congrès international d'ouvriers pour but d'arriver à l'unité de front. Un appel sera lancé à toutes les organisations ouvrières, afin que par dessus la tête des chefs, elles eussent leurs représentants à Bruxelles... »

Information confirmée par le discours de Lozovsky à La Haye, dans lequel il déclare que seront convoqués les Internationales politiques, II, 1/2 et III, les Internationales Syndicales de Moscou et d'Amsterdam. Le Congrès décide de constituer définitivement la nouvelle Internationale. La résolution ci-dessous est alors adoptée à l'unanimité :

**L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS EST DÉFINITIVEMENT CONSTITUÉE.**  
**Résolution**  
« 1. Le Congrès constate le refus de la part des organisations adhérant à l'I. S. R. de participer à ses travaux malgré l'invitation formelle qui lui fut adressée dans l'espoir et le désir d'essayer une dernière tentative d'unification des forces syndicales de l'Orient et de l'Occident et de trouver une base d'entente pour tous les syndicats qui acceptent la tactique vraiment révolutionnaire... »

« 2. Malgré les grandes difficultés rencontrées sur le chemin de son organisation, le Congrès enregistre, en raison même de sa réussite mondiale, la future lité des arguments russes d'après lesquels la Russie était le seul pays où l'on pouvait réunir un Congrès international des syndicats révolutionnaires... »

« 3. Le Congrès considère cette conduite nettement séparatiste à l'égard des syndicats révolutionnaires de la part des suiveurs de l'I. S. R., comme une conséquence inévitable de la politique antisindicaliste de Moscou qui n'hésite pas à persécuter et à exiler les militants syndicalistes révolutionnaires russes. Le Congrès déclare que rien n'est changé en substance après le deuxième Congrès de Moscou qui puisse conduire le syndicalisme révolutionnaire à changer son attitude envers l'I. S. R. Il énumère entre autres les raisons suivantes :

« a) Le changement obtenu par la C. G. T. U. française est une duperie résultant des manœuvres politiques entreprises à Saint-Etienne sous l'influence avouée de Moscou et du Parti Communiste français (manœuvres déjà dénoncées par nos camarades de la minorité syndicaliste française).  
« b) La soumission du syndicalisme à la politique des partis d'Etat inspire tous les articles des statuts et les actes de l'I. S. R. de telle façon que la modification apportée à l'article XI, qui n'en change ni la valeur intrinsèque, ni la signification, confirme la permanence des au-

tres articles dont le sens est identique et consacrer le jeu d'escamotage assez transparent pour ne tromper personne... »

« 4<sup>o</sup> Les décisions ci-dessus indiquées enlèvent à l'appel du 2<sup>e</sup> Congrès lancé par la presse ou ouvriers syndicalistes à révolutionnaires toute importance et toute valeur morale par le fait même que les soi-disant syndicalistes révolutionnaires qui l'ont approuvé et sollicité ne sont pas des syndicalistes loyaux envers le mouvement syndicaliste de leur pays, mais sont au contraire des agents de l'I. S. R. qui jouent le rôle de syndicalistes à la remorque de l'Internationale Communiste avec le but d'assujettir dans chaque pays le mouvement syndicaliste au Parti Communiste... »

« Pour ces raisons, le Congrès confirme de nouveau le vote de la conférence de juin et, rappelant d'un autre côté les traités d'Europe et d'Amérique qui reconnaissent la constitution d'une Internationale des Syndicalistes révolutionnaires indépendante de tout parti et de tout gouvernement ; décide de constituer l'Internationale syndicaliste révolutionnaire et à passer à l'ordre du jour... »

**Préambule. — Statuts et thèses**  
Après avoir pris cette importante décision et justifié au cours de ses travaux la constitution de l'Association internationale des Travailleurs, déterminée par la tâche la plus urgente, à savoir la création de la nouvelle Internationale, le Congrès en examine les principes fondamentaux.

Une rapide discussion, relative à quelques points de détail, permit de conclure tout de suite un accord et le Congrès ratifia, à l'unanimité, et intégralement, les décisions de la conférence de juin dernier.

Cette besogne terminée, le Congrès entama la discussion des statuts et de leur préambule. Après avoir apporté d'assez nombreuses et importantes modifications aux textes proposés, les délégués se mirent à discuter sur des textes clairs et courts qui condensent en 12 articles : les buts, les attributions et l'administration de l'Internationale.

Afin de ne pas alourdir davantage ce compte rendu, déjà passablement long, nous publions à part le préambule et les statuts. Le siège de l'Association internationale des Travailleurs fut fixé à Berlin, pour cette raison que le bureau est composé d'un représentant par pays adhérent.

A ce moment, et pour des raisons indépendantes de sa volonté, la délégation française fut obligée de quitter le Congrès. Les thèses relatives aux questions suivantes furent discutées :

I. Tactique révolutionnaire.  
II. Grève générale.  
III. Organisation des syndicats.  
IV. Contrôle ouvrier et conseils d'usine et fabriques.  
V. Coopératives.  
VI. Chômage.  
VII. Les femmes dans le syndicalisme.  
VIII. La jeunesse syndicaliste.

Problèmes du syndicalisme agraire.  
Etalées en complet accord avec les principes adoptés par la conférence de juin et ratifiés au cours de ses travaux par le Congrès, nous donneront cependant lieu à des discussions très intéressantes. L'unanimité de vues finale qui s'y révèle est la preuve de l'accord complet de pensée qui anime tous les syndicalistes révolutionnaires.

**Le Congrès est dispersé par la police, mais il a atteint son but**  
L'irruption brusque de la police qui arrêta presque tous nos camarades russes, les délégués argentins et italiens, ne permit pas de ratifier par un vote de pure forme, d'ailleurs, toutes les thèses présentées. Néanmoins, et en raison de l'accord antérieur et complet qui s'est manifesté au cours de la discussion, il y a lieu de considérer les thèses comme ayant été adoptées par le Congrès.

Au moment de donner ce compte rendu à la presse, nous apprenons qu'un délégué argentin et les délégués italiens ont été relâchés. Nous sommes sans nouvelle de nos camarades russes et nous ne manquerons pas, si besoin est, de faire appel à la protection du prolétariat français pour obtenir leur libération.

Tel fut le caractère du Congrès de Berlin qui, par l'importance de ses décisions et de ses travaux, marquera une date dans l'histoire du syndicalisme international définitivement décidé à se soustraire à la tutelle de tous les Partis politiques et à faire de cette phrase du manifeste de 48 : « L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes » une réalité vivante.

Nos camarades nous exhorteront de ne pouvoir leur donner qu'un tel raccourci. Ils trouveront d'ailleurs dans la brochure qui sera éditée par le Bureau International un compte rendu complet.

Nous aurons certainement l'occasion de revenir dans quelques semaines qui vont suivre, sur tout ce qui s'est passé à Berlin, de commenter les décisions du Congrès et de renseigner ainsi complètement tous les camarades.

**L'adhésion du C. D. S. et l'unité au sein de la C. G. T. U.**  
Conformément à son mandat, la délégation française a donné à l'Association internationale des Travailleurs l'adhésion du C. D. S. sans engager la responsabilité de la direction de Saint-Etienne, non consultée à ce sujet, et affirmant à nouveau que cette adhésion ne comportait en elle-même aucune idée de scission dans la C. G. T. U. à laquelle le C. D. S. et la minorité tout entière doivent rester attachés jusqu'à la reconstitution de l'unité syndicale nationale.

Nous occupons donc, nous C. D. S., la même position vis-à-vis de l'I. S. R. que l'ancienne minorité — celle d'Orléans — occupait vis-à-vis d'Amsterdam et nous voulons croire que la C. G. T. U. n'aura pas en cette occurrence et vis-à-vis de nous, de la même façon que la C. G. T. U. de la rue Lafayette a eu vis-à-vis des C. S. R. Si elle en décidait autrement, nous lui en laisserions toute la responsabilité.

**Pour le Comité de Défense syndicaliste, Pierre BESNARD, Albert LEMOINE.**  
P.-S. — Avant de se retirer, le N. A. S. de Hollande a déclaré qu'en raison des renseignements portés à la connaissance de sa délégation, la question de l'adhésion à l'I. S. R. ou à Berlin serait portée à nouveau à l'ordre du jour d'un Comité national du N. A. S. Rien n'est donc résolu encore en ce qui concerne la Hollande et nos adversaires ont tort de chanter victoire-trop tôt. Leur déception risque d'être cruelle. Ils vont également un peu vite en proclamant le retrait des I. W. W. d'Amérique. Leur 1<sup>er</sup> Congrès, s'il a décidé de ne pas aller à Berlin, pour le moment, a précisé aussi qu'ils n'iraient pas à Moscou. Voilà la vérité et il est utile que tous la connaissent.

## Peut-on espérer ?

C'est le sujet de la controverse qui eut lieu dimanche à la maison commune entre Han Ryner et André Lorulot.

Malgré que les deux orateurs fussent assez prudents l'un pour ne pas affirmer, l'autre pour ne pas nier, la discussion n'en fut pas moins intéressante.

D'abord, ce fut Han Ryner qui développa son point de vue. Il fut, comme toujours, très intéressant ; il exposa son opinion d'une manière claire et précise, en la renforçant par des citations qui ne manquaient pas d'intérêt.

D'ailleurs, Han Ryner n'a pas l'habitude de parler pour le plaisir de lancer des paroles au vent et quoi qu'il eût dit avant en commençant : « Notre controverse n'a pas d'intérêt pratique », il s'efforça d'en donner le plus possible à son exposé.

Parlant de ses œuvres, l'orateur dit combien il fut pessimiste par le passé ; il combat maintenant ce qu'il soutenait il y a quelques années et cela avec beaucoup de savoir-faire et avec des arguments à l'appui. Il ne se déclare pas optimiste, il ne dit pas : « Nous devons espérer », il dit simplement : « Nous pouvons espérer ».

Continuant à parler de l'espérance, il déclara : « Si je prêchais l'espérance, je retomberais dans la religion, car je semblerais dire que tous les maux que nous supportons aujourd'hui ne sont rien ; j'arriverais à ne m'occuper que de mon préché, j'oublierais totalement la réalité et au nom de cet espoir, de cette nouvelle religion, les hommes s'entretenaient, comme ils le faisaient au nom de : « Aimez-vous les uns les autres » et comme ils le font au nom de la liberté.

« Si on se berce trop d'espérance, c'est qu'on a peur de la réalité, on espère pour se donner du courage et mieux supporter ce qui nous est contraire, ce qui nous opprime. L'espérance, dans ces conditions, est une lâcheté. »

Nous arrivons à la question du progrès. « Si je regarde l'histoire, je remarque que depuis l'antiquité il n'y a pas eu de progrès éthique. »

« En effet, supérieurs-nous des hommes, de nos jours, s'élevaient en sagesse à Socrate, Epictète, Jésus-Christ ? Je ne le pense pas. Je ne vais pas jusqu'à dire que le progrès moral s'est effectué à rebours, non ! Il est resté le même ou du moins il semble être resté le même. Tout ce que nous savons de la philosophie et de la sagesse, les hommes de l'antiquité le savaient. »

« Je me placerai au point de vue scientifique pour mieux vous expliquer comment s'effectuent les progrès ; je fais une différence entre le progrès et les progrès. »

« Je prends comme exemple la conquête de l'air : la navigation aérienne. « Depuis que l'homme existe, il rêve de voler comme les oiseaux, l'homme a toujours voulu le royaume des airs. »

« En revenant en arrière dans l'histoire, nous trouvons qu'on imaginait des hommes volant avec des ailes en cuir. Pour que les hommes de l'époque pensent ainsi, ils avaient rêvé de voler. La navigation aérienne ne fit pas de progrès rapides. »

« Plus tard, Léonard de Vinci construisit une machine à voler ; il n'avait pas trouvé la bonne méthode, il ne réussit pas ; d'autres, poursuivant le même rêve, inventèrent les montgolfières, cette méthode n'était pas non plus efficace. »

« Les recherches continuèrent si bien qu'il y eut des fous qui prétendirent s'élever dans les airs avec des appareils très lourds. Après maints essais sans résultats, ceux qui vérifiaient les inventions déclarèrent qu'ils ne s'occuperaient plus de cette fousaie, cela, disaient-ils, c'est une utopie analogue à celle du mouvement perpétuel. »

« Et, c'est juste à ce moment où la majorité était unanime à dire qu'on ne trouverait pas, au moment où tout le monde désespérait, un chercheur infatigable trouva le principe qui permet aujourd'hui à l'homme d'être le plus puissant des oiseaux. »

« Ce chercheur ayant trouvé le principe, voyez en 30 ans les progrès effectués par l'aviation. Ce rêve si longtemps convoité par l'homme est enfin réalisé ; il s'est écoulé des millénaires depuis que l'homme a eu l'idée et jusqu'à il y a 30 ans il n'y avait pour ainsi dire rien de fait. Il a suffi de trouver un débouché pour que le progrès s'effectuât rapidement. »

« Le fleuve arrêté par une montagne, semble s'endormir, cependant il se fait un travail invisible et viendra un jour où l'eau trouvera une petite fente, qui s'agrandira vite et le fleuve continuera sa marche harmonieuse. »

« Ce travail invisible est indispensable, c'est pour cela que nous devons tous apporter notre goutte d'eau dans la mer. »

« Les méthodes employées jusqu'à ce jour pour hâter le progrès moral, n'ont pas réussi ; rien ne me dit que ce que les religions, les politiques, l'autorité n'ont pu réaliser, l'individualisme ne le résoudra pas. »

« Si ma méthode n'est pas bonne, d'autres hommes en trouveront de meilleures jusqu'à ce que le but soit atteint. »

« J'ai confiance en l'individualisme, force de sagesse et d'harmonie, pour réaliser l'instauration d'une société fraternelle. »

« Je n'ai pas confiance en l'individualisme force de puissance. »

« Le grand travail à entreprendre, c'est l'amélioration de nous-mêmes, la nous sommes sûrs de travailler sur un bon terrain et avec un peu de volonté nous remporterons des victoires. Tant pis si j'ai à souffrir de ma sagesse, mais au moins si je suis un martyr je serai un de ces martyrs heureux. »

Ainsi conclut Han Ryner.

Lorlot ne partage pas tout à fait le point de vue de Han Ryner, il reste sceptique et très pessimiste.

Il n'a pas confiance en l'avenir pour l'instauration d'une société fraternelle, toutefois il ne va pas jusqu'à nier, je conçois assez bien, dit Lorlot, « une société plus harmonieuse, semi-libertaire dans laquelle les hommes vivraient plus fraternellement qu'aujourd'hui, mais je ne puis pas me faire une idée que demain les hommes pourront vivre comme des frères, la main dans la main, sans aucune ligne de conduite. Pour cela il faudrait qu'ils soient tous des Socrate, des Epictète, des Jésus, il faudrait que tous les individus soient bons, justes et qu'ils aient atteint un niveau moral qu'ils ne peuvent pas tous atteindre. Je ne me berce pas d'illusions, comme certains qui crient dans des réunions et des meetings : « Peuple, fais la révolution ; après, tout s'arrangera, l'exploitation n'existera plus, il n'y aura plus personne souffrant de la faim, la misère sera supprimée, nous aurons le paradis sur la terre. Moi je n'y crois pas. »

Lorlot lit deux passages de la Bible. Dans le premier passage, Jacob maudit

Dieu et le jour de sa naissance, il n'y a eu que des déboires dans la vie, il réclame la mort pour se reposer éternellement.

Au deuxième passage, c'est un puissant qui parle, un roi.

Il rappelle sa vie, au milieu du luxe dans son château, dans ses jardins, ses promenades, et, croyant à l'approche de la mort, il dit : « A quoi bon tout cela, puisque demain je vais mourir. »

Lorlot explique que ces deux hommes, le premier pauvre et malheureux, désire la mort et le second, riche, puissant, partage le même pessimisme, pensant qu'il va mourir. Lorlot se lamente ainsi : « Que pouvons-nous espérer puisque tout meurt, la terre elle-même peut être réduite en poussière d'un jour à l'autre, il suffit d'un petit détraquement tectonique pour que la terre et nous-mêmes n'existent plus. »

« Ce dont je suis sûr, c'est qu'à ma mort je laisserai la société telle qu'elle est, avec ses laideurs et ses turpitudes. Tandis que Ryner ne verra pas l'aube de ce qu'il préconise. »

« Si je lance un coup d'œil général sur tous les milieux d'avant-garde, je m'aperçois que tous se valent, je revois partout les mêmes vices et les mêmes travers. Si on pratique la solidarité c'est pour mieux se défendre contre un ennemi. Nous sommes contents quand notre voisin souffre. Qu'un individu trébuche et tombe sur la route, les autres se mettent à rire en se frottant les mains, et avec de telles mentalités que pourrions-nous espérer ? »

« Je n'ai pas confiance en la foule, la société me dégoûte, elle m'a tellement fait souffrir qu'elle me répugne, je mentirais si je disais le contraire. »

« Je peux espérer en moi, mais hors de moi tout n'est qu'illusion. »

« Je veux bien de temps en temps être avec quelques individus qui me comprennent et encore que de déceptions, car la douleur est d'autant plus cuisante si on se prend d'amitié avec quelqu'un ; en dehors de cela je n'espère rien, la foule ne m'attire pas, je n'ai pas confiance en elle et si elle voulait tant la révolution comme le disent certains dans les réunions publiques, elle se révolterait, elle revendiquerait ses droits. »

Pour ma part, je suis d'accord avec Han Ryner, quant à la question de pouvoir espérer ; ses arguments sont bien fondés et je suis convaincu que, si nous ne devons pas nous faire des illusions sur la révolution, nous ne devons pas désespérer.

Han Ryner a su remporter des victoires sur lui-même et c'est pourquoi il a confiance en l'individualisme. Cette confiance, si petite soit-elle, lui permet de pouvoir espérer l'instauration d'une société meilleure.

Ryner réprouve toute violence. En principe je suis d'accord avec lui, car si la violence n'existait pas nous aurions la partie belle ; cependant dans le domaine de la pratique, il y a des circonstances dans lesquelles la violence répondant à la violence peut nous être utile.

« Si je me trouvais dans l'obligation de choisir : tuer un homme ou en tuer cent et que je ne puisse pas sortir de ce dilemme, je n'hésiterais pas, malgré que celui qui risquerait la mort fût moi-même. »

Dans les événements sociaux, un cas analogue peut se produire. Quand une puissance déclare la guerre à une autre, s'il y a insurrection, si une grande partie des hommes de cette puissance refusent de devenir des assassins et des assassinés, et si en même temps ils cherchent à entraîner dans l'insurrection leurs semblables, la guerre peut être évitée. Mais, me direz-vous, ces hommes en refusant de devenir des assassins et des assassinés, parce qu'on leur commande, le deviennent quand même en se révoltant ?

Ici, dans le domaine de la pratique, je choisis : Au lieu de se prêter à faire une guerre exterminatoire, qui, comme la dernière, ferait des millions de victimes, je préfère l'insurrection qui, quoique redoutable, n'amènerait pas une telle tuerie. »

Je ne suis pas un fanatique de la Révolution, je ne me berce pas d'illusions ; cependant, je n'ouïs pas dire Ryner et Lorlot, j'estime que l'éducation et l'action doivent marcher de pair. Il y a des révoltes inconséquentes incapables de constructions pratiques, mais il y a aussi beaucoup d'individus qui sont éduqués, qui connaissent les tares, les misères de la société actuelle et qui n'ont pas le courage de leurs opinions. Vous aurez beau les éduquer, vous n'en tirerez rien, ce ne sont pas les idées qui leur manquent, c'est le courage.

Lorlot dit que si le peuple voulait la révolution comme certains l'attestent, il la ferait. C'est juste. Mais que pense faire Lorlot quand il dit : « Une vague de réaction sévit en Europe. Avant de penser à conquérir des droits nouveaux, il faudrait conserver ceux que nous avons et qu'on essaye de nous arracher. Savoir conserver ce qu'on a, c'est aussi faire un pas en avant. »

Lorlot a raison encore une fois, mais pour défendre les droits dont il parle, si nous partons en guerre une vingtaine sans demander l'appui de la foule (oui de la foule), il vaut mieux que nous restions chez nous.

Je suis convaincu que nous devons faire le plus d'éducation possible, car l'individu éduqué sera aussi un révolté. Mais ce qu'il faut éviter, c'est d'endormir les individus par des théories scientifiques qui, les rendant incapables d'agir selon leurs aspirations, anéantissent, atrophient en eux l'instinct de vie, la volonté de puissance. La révolte individuelle n'est pas toujours sûre de la connaissance individuelle.

Que signifient-ils donc ? Ne sont-ils pas dirigés directement contre une législation qui s'est quand même refusée à édicter une loi d'expulsion, et alors doit-on croire au cœur altruiste de l'auteur de ces mots ou plutôt à une incitation répressive de la pire intention ?

De telles paroles sont, pour le moins, empreintes du plus fort protectionnisme possédant, au plus fort, le véritable, l'occurrence le locataire. Car, si l'on suivait la voie que semble préconiser M. J. ce serait la porte ouverte aux scandaleuses expulsions sans délai, jetant la plus affreuse misère, au détriment de la santé publique... ouvrière, s'entend.

Mais que l'auteur ne se désole pas. Si le propriétaire de petite envergure ne fait pas construire, il y en a, en revanche, qui le font, et il faut croire que ceux qui font élever des petits immeubles de 45 et 50 appartements dans Passy-Auteuil, par exemple, ne se soucient que fort peu de la plèbe des villes ouvrières. Il en est de même des propriétés qui font bâtir des cinémas, des cabarets, des fastueux hôtels, des bistrotiers pourvoyeurs de cabarets. Allons un peu dans Paris et les grands centres, et vous constaterez vous-même, Monsieur J..., sans oublier de vous arrêter partout où l'on refait des églises, des chapelles, etc...

Non, Messieurs les écrivains prostitués, croyez-moi : tant que durera une société où la liberté de l'individu sera l'appanage des puissants s'exerçant par un autoritarisme supporté par les faibles, le véritable monde n'existera pas. Et tant que des cerveaux penseurs seront obligés d'écrire, à l'instar de J.-J. Rousseau, que « la puissance par la richesse mal acquise marche parallèlement avec la misère passivement supportée », tant, dis-je, que nous aurons sous les yeux cette triste réalité, issue d'un régime d'autocratie financière, tous les Ed. J. de la terre pourront se lamenter sur le sort de la natalité, ce sera le caractère sur la jambe de bois.

L'anarchie seule, éminemment humanitaire, aura, par son idéal d'harmonie, raison de toutes ces iniquités, grâce à l'amour entre les humains.

Le Chemin Libertaire.

**Le Capital et le Travail**  
Des travailleurs aux conceptions économiques incomplètes, au cerveau encore un peu obscurci par les notions inexorables, disent : « Il faut réaliser l'alliance du capital et du travail. »

A mon avis, cette alliance serait une honteuse duperie, une abominable mystification. Mais cette alliance est impossible. Val-on jamais les brobis caresser les lions ?

L'alliance du capital et du travail est une idée sangnante, déterminée par le fauvisme le plus intense. Le mariage de la carpe et du lapin serait aussi étrange. Les malheureux hantés par cette colossale lubie sont, ou égarés par l'ignorance, ou dévoyés par la peur ou la méconnaissance de l'avenir ; en d'autres termes, ne possèdent pas le sens révolutionnaire si nécessaire au prolétariat armé contre les puissances oppressives.

Le capital est l'ogre insatiable se repaissant de chair humaine. Le capital est une criminelle superfluité. Le capital ne produit pas ; il absorbe. Il est un instrument d'exploitation, d'acaparement, d'annihilation, au détriment de la collectivité ouvrière ; partout où il est en action, il aspire les sucs du travail, crée la misère avec son cortège de maux redoutables, sème la division, détruit, au lieu d'édifier.

Le capital n'est pas la source d'énergie ou se retrempe l'humanité. Les économistes officiels, bardés de cynisme et de cupidité, à l'aide de sophismes et de calculs embrouillés, tentent de faire croire à son utilité et à sa beauté.

Ces messieurs considèrent les producteurs comme des moutons. Le capital est tout, affirmant-ils. Et le travail, qu'est-il ? Défenseurs intéressés du parasitisme gouvernemental. Rien, sans doute.

Cette question vous embarrasse ? Remisez la proposition, et nous dirons vrai ! Le capital n'est rien, le travail est tout. Si les troupes d'assaut, leur docilité ferait place à une action désobéissante et incessante. Je n'ai pas écrit à l'égal, contrairement à la rhétorique amollissante de ces prétendus grands « leaders » qui se disputent l'admiration servile et aveugle des suiveurs du prolétariat.

Victor Hugo, en son roman gothique *Notre-Dame de Paris*, oppose quelque part la science à la cité, à la clarté morale et la fatalité, le livre qui s'ouvrira aux pages blanches de l'humanité, c'est-à-dire la raison toujours grandissante aux ténèbres épaisses de l'Eglise, aux symboles religieux.

C'est la lutte sans cesse poursuivie de l'intelligence contre l'immobilisme social. Ceci travaillera le capital. L'homme conscient, solidaire, libre et bon, ou évoluant en un milieu vraiment moral et sain, l'homme ouvrant en paix, dégagé de toute contrainte, ne tremblant ni devant la nature, ni devant Dieu, l'homme son propre maître, se manifestant normalement, ayant mis fin à la politique, abattu l'autorité, s'être ennemi, l'homme s'écriant : « Capital, ton rôle est fini ! Trop longtemps tu m'abusas. Quand le pain était tout sans que tu eusses peiné, un peu, tu ne m'en laissais que les miettes ; et si je me plainais, au lieu de montrer les dents, les suppôts me cassaient les reins. »

Quand j'avais froid et que je débambais tristement en les cités pleines de mes richesses, les magasins étaient clos pour moi et les gents m'accablaient en ricanant. Mon nom n'était que sonnerie, mon regard avide de somme, chair au labour stupide et sans arrêt, j'allais errant à travers l'humanité meurtrie et domestiquée.

Aujourd'hui, les muscles durs, la tête fière, la conscience revenue, la terre et les instruments de production bien à moi, la science à ma disposition, j'entends assister au banquet de la vie en contribuant, selon mes aptitudes, mes goûts, mes facultés, au labour universel.

Capital, tu n'as rien à me proposer sur mes épaules misérables. Maintenant, le travail se passe de toi, car il est l'unique come d'abondance.

Le capital n'a pas de pouvoir fécondant, il stérilise. J'avais beau me courber sous le joug du salariat, jamais le bonheur ne m'illumina, constamment le désespoir était mon lot.

Capital, vampire nourri de ma substance, tu ne relèves que de la ténacité. Le travail a repris sa puissance, s'est ressaisi ; puisqu'il anime l'humanité, lui donne ses aspects multiples, extériorise la vie universelle, matérialise la civilisation, est le mouvement même, le travail ne devant pas se laisser dévorer par le capital, ce mal immonde, tu dois disparaître. Capital, tu es mort.

La solution du problème économique est là et non ailleurs.

Antoine ANTIGNAC.

**Les souscriptions aidant puissamment à la vitalité d'un organe de propagande, camarades, envoyez-nous votre offre : faites des souscriptions pour le LIBERTAIRE.**

développement, ne souffre pas ; mais si, par contre, dans son milieu social, il est empêché en son évolution personnelle, c'est de là qu'il naît sa souffrance dont la cause est essentiellement sociale. Elle ne réside donc pas en la nature même de l'individu mais dans les obstacles que la société oppose à sa libre expansion.

L'individu est perfectible, évolue, tend de lui-même à s'améliorer, mais la société, représentée par le pouvoir autoritaire, est obligée, pour subsister et progresser elle-même, de contraindre, de retarder, d'annihiler même la vie de l'individu.

Non seulement elle contrarie l'affirmation des qualités naturelles de l'individu, mais elle développe, par contre, les instincts de lâcheté, de brutalité et d'hypocrisie. C'est de l'éveil de ces instincts mauvais qu'est née l'autorité, principe social unique, et c'est la culture et le respect de ces marques de bestialité qui constituent la base et le fond même de toutes les lois et morales sociales. L'autorité inique et brutale ne se fait volontairement accepter que par les hypocrites ou les lâches. Ces deux qualités synthétisent très exactement l'être social, le parfait citoyen.

Mais la vie, par son essence même, tend à échapper au joug social dont elle sent l'oppression fatale.

Le progrès ne réside donc pas en la marche de la société qui, au contraire, l'entrave, mais il n'est réel que dans l'évolution de l'individu qui, rompant avec la soumission veule et hypocrite, s'échappe hors des limites sociales et se dirige courageusement dans la voie du progrès, n'écouter que les aspirations de sa propre nature et n'obéissant qu'aux seules réalités de l'existence.

Tout ce qui reste soumis aux lois du pouvoir ou aux morales enseignées se stabilise. Les sciences, les arts n'ont évolué, n'ont progressé que grâce aux hardis novateurs qui créèrent hors des écoles officielles et rompirent avec les

